

MANIFESTE POUR UN PAUVRE LOKAL

Jean Michel Rabeux, octobre 2018

Je suis aussi écrivain. C'est à dire que parfois je prends des feuilles de papier blanc, une rame de mille me coûte sept euros quatre vingt dix neuf, et je les remplis de mots, et puis je les déchire, et puis je les remplis de nouveau. Ainsi fait- on, ça s'appelle écrire. Au bout de cinq euros de brouillonages intensifs et de neuf mille neuf cent quatre vingt dix neuf heures de travail, j'ai rédigé un livre.

Au théâtre la rame de papier coûte un peu plus de sept euros quatre vingt dix neuf, bon an mal an elle mesure 100 mètres carrés, et bon an comme mal an il faut engager des milliers d'euros pour pouvoir en disposer, c'est à dire commencer à brouillonner un spectacle. Ainsi, bon nombre de metteurs en scène, surtout les jeunes évidemment, ne peuvent pas du tout les écrire, leurs rêves. Ils n'ont pas du tout, du tout, les milliers d'euros nécessaires. Ainsi leurs rêves meurent-ils avant même d'avoir été rêvés.

Le problème c'est qu'au théâtre, contrairement à la littérature, ou même à la peinture, il faut déjà disposer de moyens pour pouvoir seulement commencer à rêver, mais pour disposer de moyens il faut avoir montré des coups d'essai, ce qui est logique après tout, mais pour pouvoir montrer ces coups d'essai, il faut disposer de moyens. En gros pour disposer de moyens il faut déjà disposer de moyens.

Ça s'appelle un cercle vicieux, ou une injonction impossible. Ça rend fou.

Le LOKAL essaie, très modestement (avec une prétention totale) de rompre ce cercle dit vicieux, de répondre à l'impossible injonction qui fait tourner en bourrique tout le monde. Il essaie d'éviter la folie à notre belle jeunesse, et aux autres toujours jeunes, ceux qui nous préparent de l'imprévisible, donc indéfendable sur papier, et qui tous se brisent les membres pour parvenir seulement à ça : occuper un espace de travail. Parce que créer ça veut d'abord dire disposer d'un espace clos, silencieux, noir, apaisé, pour répéter. A Paris c'est de l'ordre de l'impossible. Et nous sommes malheureusement parisiens.

Le LOKAL prétend, avec simplicité, répondre à quelques évidences artistico-socio-professionnelles.

PREMIÈRE ÉVIDENCE.

Par définition, notre belle jeunesse parisienne ne les a pas, les moyens. Le LOKAL doit donc être mis à disposition gratuitement et non pas être loué.

SECONDE ÉVIDENCE.

Pour que le service rendu soit complet, il faut pouvoir donner la possibilité d'y présenter les œuvres concoctées à des spectateurs, pour qu'elles s'élancent, on l'espère, vers d'autres lieux, c'est à dire d'autres spectateurs.

TROISIÈME ÉVIDENCE

Les dites œuvres ont le droit d'être « en cours », d'être inachevées, d'être des brouillons in progress. Elles ont aussi le droit d'être de définitifs chefs d'œuvres, on ne leur en voudra pas. La décision de montrer ou de ne pas montrer appartiendra aux artistes invités.

QUATRIÈME ÉVIDENCE

Le but initial et final de tout ça c'est bien de pouvoir montrer cette façon de spectacles que les spectateurs ne réclament pas parce qu'ils ne savent même pas qu'ils peuvent exister. Appelons les des spectacles invraisemblables. Deleuze : « Par définition une œuvre c'est ce qui n'existe pas avant. » C'est, à mon sens, notre travail : que le spectateur se dise, en voyant nos spectacles : Ça peut exister ça ? Qu'il se dise : Donc je peux exister, moi ? Qu'il se dise : Donc je vaud quelque chose, moi ?

Si on n'a pas ça dans la tête avant de commencer un spectacle, « c'est même pas la peine », comme dirait les jeunes en question.

CINQUIÈME ÉVIDENCE

Il ne s'agit donc pas d'une plaisanterie. Il s'agit de contribuer à l'édification permanente du rempart contre les diverses barbaries qui nous guetteraient si le sang de l'art cessait d'irriguer nos divers et très variés territoires. On en a de solides avant goûts, et pourtant on dirait que personne n'y songe.

On commence pourtant à comprendre bien des choses quand on voit les voitures brûler, et pas sur les plateaux des théâtres, quand on voit des corps de juifs, arabes, pédés, femmes, etc, être torturés à mort par pur plaisir, et on n'est pas dans Sarah Kane, justement on n'est pas dans Sarah Kane. C'est bien pour ça que ça a lieu, nom de dieu ! Les tueurs n'ont pas pu la jouer dans leur tête, leur cruauté. Ainsi ils tuent pour de bon.

Toutes ces violences véritables appellent désespérément notre violence théâtrale, pour disparaître, tout au moins s'apaiser. Voilà notre arme de dissuasion : notre puissance théâtrale. Elle seule sait combattre les cruautés du monde, en les jouant sur les plateaux. En s'en jouant, elle les déjoue dans l'âme de nos spectateurs, elle les arrache à la racine : l'âme cruelle de l'homme. Voilà l'utopie motrice que les pouvoirs ignorent par ignorance crasse.

SIXIÈME ÉVIDENCE

Il ne s'agit vraiment pas d'une plaisanterie.

SEPTIÈME ÉVIDENCE

Apparemment d'aucuns s'en foutent, sauf quand ça s'embrase, et qu'ils risquent de se faire virer des pouvoirs qu'ils occupent. Ça nous donne tous très envie de tout foutre en l'air, leurs pouvoirs et la République, et de faire une Révolution. Mais comme vous l'avez remarqué aussi, la cote en bourse de la Révolution a baissé de beaucoup de crans, pour ne pas dire qu'elle a totalement dévissé. A force de se trahir, le mot même a été jeté à la poubelle, et puis on a jeté la poubelle.

HUITIÈME ÉVIDENCE

Alors je cherche, moi, je cherche comment, moi, avec mes mains, comment je peux m'y prendre pour libérer les pensées et les corps des diverses saloperies du monde autrement qu'en fomentant le Grand soir. Alors je fais ça, je pose avec mes petites mains cette toute petite pierre que je sais précieuse, je foment ce LOKAL, pour qu'il aide à fabriquer de multiples soirs, on appelle ça des représentations, qui bousculent les saloperies des uns et des autres de nos concitoyens et néanmoins tueurs potentiels, ceux qu'au théâtre on appelle des spectateurs.

NEUVIÈME ÉVIDENCE

Mes petites mains ont un cerveau, et elles ont bien conscience qu'on ne pourra agir dans ce LOKAL que dans une économie de la pauvreté. J'appellerais ça une pauvreté républicaine, ou une pauvreté publique, comme on dit l'Ecole publique ou le Théâtre public.

Les metteurs en scène et autres artistes que nous aiderons à fabriquer leurs œuvres, en ont eux aussi pleinement conscience, si ce n'est pas le cas, on précisera soigneusement. En aucun cas nous ne saurions être « producteur » au sens habituel, c'est à dire au sens patrono-syndical. Nous ne serions peut-être pas vraiment contre, mais là non, on ne peut vraiment pas, on n'a pas, et je le crains, on n'aura jamais, les sous pour ça.

Et puis nous ne serions peut-être pas vraiment pour. Ce n'est peut-être pas vrai, mais faisons comme si, faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Soyons pauvre par choix !! Nous voulons à tout prix être pauvre !!!

De ce côté là, pas de problème, on y arrive très bien, avec l'aide attentive de tous. On nous laisse assez tranquille, on ne nous recouvre pas le corps d'or. Et peut-être c'est mieux, de ne pas être recouvert d'or, on n'étouffera pas sous son poids, on ne sera pas non plus coté en bourse, on ne sera pas dans le marché, on ne fera pas des affaires, pas du chiffre, même en nombre de spectateurs.

DIXIÈME ÉVIDENCE

Il s'agit de faire *avec* la pauvreté, et non pas *malgré* elle. Il s'agit de pirater. Puisque les richesses des palais de la République et autres Théâtres Nationaux nous n'avons pas, il s'agit de les voler, mais à nos imaginaires. Si nous manquons de moyens, il faut menacer nos imaginaires, pas la République.

En art, l'argent sert, certes, mais il dessert aussi. En art, plus on a d'argent, plus nos mains sont liées au devoir plaire à celui qui nous le donne, fut-ce la République, sans parler des mécènes. J'ai vu, vous avez vu, mille fois, un manque créatif, un déficit d'imagination, masqué, peinturluré à coups de splendeurs dispendieuses diverses.

Pour faire reluire de l'académique, ce qu'en général les gens appellent art, tu auras toujours l'argent qu'il te faut, et je dirais que c'est légitime, tant les gens veulent de cet art là, académique, mais si tu bouscules les langages, les pensées, si tu étonnes en gravant une autre pierre d'une autre écriture, si tu te mets sciemment dans la position de déplaire, alors n'exige pas que l'argent public te coule entre les doigts.

ONZIÈME ÉVIDENCE

Donc, lorsque ma pauvreté demande de l'argent, c'est pour rester pauvre. Je viens demander les moyens de partager le destin des pauvres : quémander (ou voler) pour demeurer pauvre. Je ne veux pas du tout être un artiste riche. Il y a d'ailleurs peu de risque. Dans l'occurrence du LOKAL ma pauvreté demande de pauvres moyens pour faire exister des artistes et leurs œuvres, qui, sans cette pauvreté, n'existeraient pas, n'existeront pas. Point final, point de départ.

DOUZIÈME ÉVIDENCE

Le départ c'est l'art. Le mot art, je le pose là, entre nous. Art ? Il s'agit de quoi ?

Il s'agit de recherches, d'erreurs, d'excès, d'échecs, il s'agit de concevoir des couleurs et des paroles qu'on n'a ni vues ni entendues, de forger des armes dont on ne connaît pas le nom. Pas pour le plaisir du nouveau-nouveau, mais pour que ça advienne, pour que ça devienne, pour que dans cent ans ça fasse culture pour tous.

Quand les surréalistes ont bazardé les formes artistiques de leur époque, personne ne s'attendait à ce que leur langage devienne un jour celui de tout le monde, ce qu'il est maintenant, il suffit de regarder la pub. De même pour l'abstraction en peinture, Picasso était mondialement mis au pilori, à présent il encercle les musées de files d'attentes.

Inventer les langues de demain en se faisant engueuler, c'est le but du LOKAL.

CONCLUSION PEUT-ÊTRE DÉFINITIVE

Il me paraissait certain qu'on serait compris d'emblée sur ces objectifs que je tente maladroitement d'expliquer dans leur complexité et leur évidence. De déterminer avec honnêteté.

Je veux PEU d'argent pour faire vivre ce lieu, mais sans ce peu, il ne vivra pas. Mon peu est dit par comparaison, bien sûr.

Il me paraissait évident que le peu nous serait accordé parce qu'il est peu, justement. Eh bien non.

C'est le destin des pauvres de demeurer pauvres, c'est le pouvoir des riches de demeurer riches et de se plaindre de ne pas l'être assez. C'est le devoir de la République, me semble-t-il, de rectifier le tir.

Au secours, la mort nous vise ! Et quand il s'agit de la mort du LOKAL, ce n'est pas une figure de style. Détournez un peu son canon de nos visages entreprenants avant que le coup mortel ne parte.

Merci. D'avance, merci.